Ami du Clergé du 9 juin 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — I. La religion n'a pas fait son temps, 321. — II. Le pardon de Pierre, révélation du Cœur de Jésus, 323.
Pour une Première Messe. — Le prêtre, médiateur entre Dieu et l'homme, 325.
Varia. — Pour annoncer l'Adoration perpétuelle, 328.
Sur les Epitres du dimanche. — XXXII. 5e *Dim. après la Pentecôte :* Enseignements pratiques, 329. — XXXIII. 6e *Dimanche :* La rénovation chrétienne, le baptême, 330.
Pour la fête de S. Jean-Baptiste. — (Plan de sermon). Le témoignage de S. Jean-Baptiste, 332.
Nos Religieux. — V. Autre préjugé : Les religieux contemplatifs ont fait leur temps, 333.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

LA RELIGION N'A PAS FAIT SON TEMPS

> *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*
>
> Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. (Math., xvi, 18).

Mes frères,

Voilà dix-neuf siècles que se réalise cette promesse faite par Notre-Seigneur à S. Pierre. Les puissances de l'enfer, c'est-à-dire les ennemis de la religion, voudraient bien la faire mentir, et voilà pourquoi ils s'en vont répétant : « La religion a fait son temps. »

La religion a fait son temps ? Cette parole n'est pas nouvelle... Les Juifs le disaient au soir du Vendredi Saint en apposant les scellés sur le tombeau de leur victime. Les empereurs païens qui, pendant les trois premiers siècles, firent mourir dix millions de chrétiens, le disaient et le faisaient même buriner sur le bronze, puisqu'on a retrouvé à Lyon un fragment de cette époque avec cette inscription : « *Deleto nomine christiano.* Le nom de chrétien lui-même n'existe plus. » Luther l'a dit quand, dans sa rage contre l'Eglise romaine, il s'écriait : « O Pape, je serai ta mort ! » Voltaire l'a dit quand il prophétisait : « Dans vingt ans l'infâme (c'est-à-dire le catholicisme) aura beau jeu. » Les hommes de la Révolution l'ont dit lorsqu'à la mort du pape Pie VI, à Valence où ils l'avaient emmené prisonnier, ils affirmaient : « Nous assistons aux funérailles d'un grand culte. » Et combien d'autres, depuis, l'ont dit avec eux ! Or, en dépit de tous leurs pronostics, l'Eglise reste debout, continuant de travailler au salut des âmes ; le prestige du Pape dans le monde est plus grand qu'il n'a jamais été. Ce n'est pas la religion qui a fait son temps, ce sont ses adversaires, que la mort a fauchés l'un après l'autre et qui ont disparu depuis longtemps.

Non, la religion n'aura jamais fait son temps, parce que, outre les promesses de vie et de durée perpétuelle qu'elle a reçues de Jésus-Christ, elle est absolument nécessaire à l'homme.

I

La religion nous est d'abord nécessaire pour faire le bien et accomplir tout notre devoir. Il est très beau, m. f., de faire le bien, mais c'est souvent aussi très difficile. Il est très noble d'accomplir son devoir en tout et partout, mais cela ne va pas sans efforts et sans sacrifices. Or, pour consentir ces sacrifices, il faut que nous ayons en perspective une autre récompense que le bon témoignage de notre conscience, un autre salaire que l'estime du monde, un autre profit que les avantages terrestres dont le devoir accompli peut être pour nous la source. Car, vous ne l'ignorez pas, en faisant le bien nous n'obtenons pas toujours cette estime du monde ; au contraire, nous ne récoltons souvent que ses critiques et ses blâmes. En faisant notre devoir, nous ne sommes pas toujours sûrs d'être récompensés sur la terre. Voyez le soldat qui donne sa vie pour sa patrie, le médecin, l'infirmière qui meurent victimes du devoir, le courageux sauveteur qui périt victime de son dévouement, quelle récompense reçoivent-ils ? Le monde les loue, mais que leur importent des louanges qu'ils n'entendent pas ? Si en face du devoir pénible, dangereux, si en face de la mort il n'y avait pas d'autre récompense à espérer, nombreux seraient ceux qui imiteraient les infirmières laïques de Marseille. Avant la guerre, en 1912, je crois bien, une épidémie sévissait dans les hôpitaux de cette ville et y faisait de nombreuses victimes. Comme la contagion menaçait le personnel lui-même, les infirmières désertèrent leur poste et abandonnèrent hôpitaux et malades. Elles firent remarquer qu'elles exerçaient leurs fonctions par intérêt et non par dévouement, pour gagner leur vie et non pour la compromettre, que du reste elles avaient maris et enfants et qu'elles se devaient à leurs familles et avaient l'obligation de conserver leur vie pour elles. Toujours est-il qu'on fut obligé, pour soigner les pauvres contagieux abandonnés, de rappeler les religieuses qu'on avait chassées. Celles-ci revinrent, malgré le danger aussi grand pour elles que pour les infirmières laïques. La mort devant laquelle celles-ci avaient fui, les religieuses l'affrontèrent et même quelques-unes la subirent. Qui donc leur en donna le courage ? La religion. La religion qui nous enseigne qu'après cette vie il y en a une autre où seront récompensées les bonnes actions qui ne l'auront pas été en celle-ci. Avec cette croyance et cette espérance au cœur, le catholique est capable de tous les dévouements et

de tous les héroïsmes ; la perspective de la mort ne l'arrête pas dans l'accomplissement du devoir, car il sait que celle-ci, loin de l'en frustrer, le mettra au contraire en possession de sa récompense.

II

Nécessaire pour faire le bien, la religion l'est également pour éviter le mal. Si le bien exige de notre part des efforts, le mal, par contre, offre à notre nature corrompue des attraits auxquels elle ne résiste que difficilement. Qu'est-ce donc qui pourra la retenir sur la pente du mal ?

La honte du vice ? Ce sera là un frein bien impuissant ; le vice est honteux, mais non quand il se présente à nous paré des attraits dont nos passions le revêtent.

La crainte de l'opinion, du mépris du monde ? Hélas ! le monde est si indulgent, il est si facile de le tromper, on voit tant d'hommes méprisables jouir quand même de son estime et recueillir ses applaudissements ! Du reste, il n'y a que le premier pas qui coûte. Celui qui se conduit mal ne tarde pas à braver l'opinion, à faire bon marché de l'estime du monde ; il a vite fait de perdre toute honte et de se dire que, pour plaire au monde, il serait bien sot de renoncer aux plaisirs qu'il peut se procurer.

Reste la crainte du gendarme, mais elle n'est pas plus efficace. Jamais il n'y a eu tant de gendarmes, d'agents de police, de brigades mobiles et autres défenseurs de l'ordre public qu'aujourd'hui, et malgré cela il n'y a jamais eu autant de criminels. Et ces malheureux ne sont pas des hommes tarés et vieillis dans le crime, ce sont des jeunes gens de dix-sept et dix-huit ans, presque des enfants. On a beau faire tomber des têtes, ceux qui survivent n'en sont pas effrayés : ils se promettent d'être plus adroits, de ne pas se faire prendre, et c'est tout.

Non, à tous ces pauvres jeunes gens qui ont grandi dans des écoles et peut-être des familles sans Dieu, il faut un frein plus puissant que la peur du gendarme ou la crainte du mépris public, pour les retenir sur la pente du mal : il leur faut la religion, qui leur montre en la présence de Dieu un gendarme présent partout, un juge sévère qui voit tout, qui entend tout, qui connaît tout. Nous pouvons bien faire le mal à l'insu du monde, nous ne le faisons pas à l'insu de Dieu. Nous pouvons tromper la vigilance de la police, nous ne trompons pas celle de Dieu. Nous pouvons échapper à la justice des hommes, nous n'échapperons pas à la justice de Dieu et la religion nous dit qu'il est épouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant avec une conscience chargée de crimes.

Oui, la religion est nécessaire à l'homme pour le retenir sur la pente du mal. C'est parce qu'il avait de la religion et qu'ils craignaient Dieu que Joseph résista aux sollicitations de la femme de Putiphar et la chaste Suzanne à celles des infâmes vieillards qui voulaient l'entraîner au mal. C'est la religion qui empêchait David de se venger de Saül. C'est parce qu'il craignait Dieu que Tobie tremblait de s'approprier même un chevreau. C'est au contraire le manque de religion, le défaut de crainte de Dieu, qui a perdu la plupart des criminels. Presque tous en font l'aveu avant de mourir : « Si j'avais cru en Dieu, avouait Ravachol, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait. »

III

La religion nous est encore nécessaire pour supporter les peines de la vie. Cette terre est une vallée de larmes, où les peines sont plus nombreuses que les joies. Le chrétien ne s'en étonne pas. La religion lui dit en effet que cette vie est un temps d'épreuves. Or qui dit épreuve dit affliction et souffrance. La religion lui dit que la douleur est la rançon du péché et il l'accepte de la main de Dieu en expiation de ses fautes. La religion enfin lui dit que ses peines ne dureront qu'un temps et que ces courts moments de tribulation seront récompensés par une éternité de bonheur. Cette pensée le soutient et le console, car il se dit que s'il sème dans les larmes, il moissonnera dans l'allégresse.

Cette espérance, l'homme sans religion ne l'a pas pour adoucir ses maux. Il souffre, lui aussi, car la souffrance est le lot de tous ici-bas, des méchants plus encore que des bons. Seulement, comme il n'en soupçonne pas l'utilité, comme il n'en comprend pas le but, comme il n'en attend aucune récompense, il la supporte sans courage et sans résignation, il la maudit au lieu de la bénir, et lorsqu'il la trouve insupportable et désespère d'en voir le terme, il y met fin à l'aide d'un réchaud de charbon, d'une corde ou d'un revolver. La religion lui était nécessaire pour supporter ses maux ; ne l'ayant pas, il meurt en désespéré et, qui plus est, en réprouvé.

Heureux encore quand il ne rend pas la société responsable de son malheur et ne se venge pas sur elle ! Tous les anarchistes qui s'attaquent à la société et sont une menace perpétuelle pour l'ordre public, ne sont pas autre chose que des hommes sans religion, qui, ne croyant pas à une autre vie et n'espérant point de Paradis au sortir de ce monde, veulent le trouver sur la terre. Les inégalités cependant inévitables de cette vie les irritent. « Pourquoi, se disent-ils, avons-nous faim quand d'autres regorgent de biens ? Pourquoi sommes-nous mal vêtus quand d'autres le sont avec luxe ? Pourquoi travaillons-nous quand d'autres vivent dans l'oisiveté ? »

La religion répond à toutes ces questions ; elle explique toutes ces inégalités et de toutes ses forces travaille à les atténuer et à les faire disparaître. Mais comme on a répété à satiété à ces hommes que la religion a fait son temps, que quand on est mort tout est mort, ils veulent ici-bas avoir leur part de bonheur, s'asseoir au

banquet de la vie, être riches, et, pour le devenir, ils marchent à l'assaut des coffres-forts au cri de : « Vive le socialisme ! » Et comme la société ne l'entend pas ainsi, que ses lois prescrivent le respect de la propriété, que ses gendarmes ont mission de la protéger, « A bas la société ! » crient-ils alors et « Vive la révolution ! »

Je n'invente rien : c'est là, vous le savez, ce qui se produit dans notre société où on prétend se passer de religion, où on a tout sécularisé, tout laïcisé et où les jeunes générations sont élevées en dehors de son influence salutaire. Cela ne peut pas durer ainsi, n'est-ce pas ? et c'est pour cela que j'affirme que la religion n'a pas fait son temps. L'excès du mal forcera ceux qui la combattent à revenir à elle et, grâce à Dieu, beaucoup le font déjà, pour l'établir à nouveau la gardienne de la morale et de l'ordre public.

Lorsque Napoléon Ier entreprit de relever la France des ruines où l'avait plongée la grande Révolution, son premier soin fut de rouvrir les églises, de renouer des relations avec le St-Père et de remettre la religion en honneur. On raconte qu'un jour il fit venir à St-Cloud, où il habitait, M. Fourcroy et M. de Fontanes, président du Corps législatif, auxquels il destinait la direction de l'Instruction publique. Il leur exposa ses vues dans un entretien qui dura plus de deux heures. Dans ce saisissant monologue, raconta plus tard M. de Fontanes, l'empereur changeait à chaque instant de ton ; tantôt calme, simple et familier, tantôt marchant à grands pas, l'œil enflammé et comme s'enivrant de sa propre parole. Il venait de parler de la nécessité de donner un lest à l'âme des jeunes gens par l'éducation. « Il faut, disait-il, me faire des élèves qui sachent être des hommes ! Et vous croyez, s'écria-t-il tout à coup en élevant la voix comme s'adressant à un adversaire invisible, vous croyez que l'homme peut être homme s'il n'a pas Dieu ? Sur quel point d'appui posera-t-il donc son levier pour soulever le monde, le monde de ses passions et de ses fureurs ? L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793. Cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille. De cet homme-là, j'en ai assez ! Ah ! c'est cet homme-là que vous voudriez faire sortir de mes collèges ? Non, non, pour former l'homme qu'il nous faut, je mettrai Dieu avec moi. »

Eh bien ! mettez, vous aussi, Dieu avec vous par la pratique fidèle de la religion et la religion vous aidera à accomplir votre devoir, à vaincre vos passions, à supporter vos peines. Inspirez la crainte de Dieu à vos enfants, en imprimant profondément dans leur cœur les principes salutaires de la religion. Par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, travaillez à la prospérité de la religion, sauvegarde des individus et des sociétés, et par là vous ferez œuvre de bons Français en même temps que de bons catholiques. Ainsi soit-il.

II

LE PARDON DE PIERRE, RÉVÉLATION DU CŒUR DE JÉSUS

Mes frères,

Sur la fin de ce mois de juin, il sera bon de faire comme une synthèse de la dévotion au Sacré-Cœur, qui a dominé toutes ces semaines, d'en formuler l'essentiel en quelques mots, de la fixer dans une image qui nous restera.

Au total, cette dévotion nous rappelle d'une façon parlante l'amour de Notre-Seigneur pour nous (ce qui est le tout des relations de Dieu avec l'humanité) et nous invite d'une manière pressante à l'aimer en retour (ce qui est le tout des relations de l'homme avec Dieu). La dévotion au Sacré-Cœur tient tout entière, objet et pratique, dans cette réciprocité d'amour. Et quand une fois on a saisi cette dévotion dans ces grandes idées maîtresses, elle apparaît bien comme l'essence même du christianisme, tout le dogme et toute la morale, l'expression adéquate et chaude de notre religion.

Une scène de l'histoire de S. Pierre, le chef des Apôtres, dont nous célébrons aujourd'hui la solennité, la scène de son pardon public et de sa rentrée officielle en possession de ses prérogatives, illustre ces choses à merveille. Elle est doublement de circonstance aujourd'hui, et comme épisode de la vie de celui que nous fêtons en ce jour et comme illustration de la dévotion au Sacré-Cœur, que nous avons pratiquée avec plus de ferveur pendant tout ce mois. Redisons donc cette scène évangélique et tâchons d'en dégager toute la signification.

I. — *La scène du pardon de S. Pierre*

C'était après la résurrection de Notre-Seigneur. Plusieurs fois déjà, le Maître s'était retrouvé avec les siens, avec les saintes femmes, avec les Apôtres, avec ses disciples, à Jérusalem et en Galilée. Ce jour-là, au retour d'une pêche infructueuse sur le lac de Tibériade, les Apôtres avaient rencontré Jésus qui les attendait sur le rivage ; sur son ordre ils avaient jeté à nouveau leurs filets qui cette fois étaient près de se rompre sous le poids de la pêche ; puis on avait mangé ensemble sur le bord du lac.

Et c'est alors, le repas fini, que s'échangea entre Notre-Seigneur et Pierre un dialogue émouvant.

Ah ! sans doute, dans les rencontres précédentes, certainement dans sa rencontre seul à seul avec son Maître ressuscité, Pierre avait déjà demandé et obtenu son pardon, le pardon de son respect humain, de sa lâcheté, de son apostasie, qu'il avait commencé de pleurer amèrement bien avant l'apparition de Pâques, dès que le chant du coq lui avait remis en mémoire les avertissements de Jésus. Mais sa faute avait été publique, elle avait pris la proportion d'un vrai scandale ; le

scandale avait été d'autant plus grand qu'il était venu du chef. Une réparation également publique s'imposait donc et peut-être S. Pierre lui-même, dans son repentir et sa volonté d'expier, l'avait-il sollicitée, d'autant que ses frères les Apôtres pouvaient se demander tout bas si, à la suite et comme châtiment de ses faiblesses au tribunal de Caïphe, il n'était pas déchu des prérogatives que le Maître lui avait données autrefois : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... Je te donnerai les clefs du royaume du ciel. »

La réparation du reniement de Pierre est donc nécessaire ; mais comment va-t-elle se produire ?

Nous nous attendons peut être à entendre Notre-Seigneur rappeler le péché de son Apôtre : « Pierre, il t'en souvient, il n'y a pas quarante jours, tandis qu'on m'insultait et que je souffrais, des servantes et des valets t'ont dit : Voyons, tu es bien un disciple de ce Nazaréen ? Et toi, malgré tes belles promesses de fidélité jusqu'à la mort, au sortir du Cénacle où je t'avais communié, alors que tu me voyais souffrir sous tes yeux, tu as pris l'air le plus étonné du monde pour répondre : Mais non, je ne comprends pas, je ne sais pas ce que vous voulez dire, je ne connais pas cet homme. Pierre, pareille déchéance exige que tu me demandes pardon devant tes frères ici présents. »

Oui, nous nous attendons un peu à cela, parce que, malgré tout ce que nous avons entendu dire, nous ne savons pas encore la bonté, la miséricorde, la délicatesse du Cœur de Jésus... et que nous ignorons la valeur de l'amour.

Nous nous attendons à cela, avec notre cœur d'homme étroit et rancunier... mais rien de cela dans le récit de S. Jean.

Notre Seigneur ne refait pas l'histoire du péché de Pierre, il ne le rappelle même pas ; que dis-je ? il n'y fait aucune allusion... et de prime abord S. Pierre ne soupçonna sans doute pas où Notre-Seigneur voulait en venir.

Après le repas, il dit simplement à S. Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes tu plus que ceux-ci, plus que les autres Apôtres, plus que tes frères ? » Autrefois, dans sa confiance en lui, Simon avait cru son attachement à son Maître d'une qualité supérieure à celui des autres : « Alors même que tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, moi, je ne me scandaliserai pas. » Cette fois, ramené au sentiment de sa faiblesse par sa triste expérience, il ne se compare plus, il ne s'élève pas au-dessus de ses frères, il n'affirme même rien de lui-même et il s'en remet au jugement de son Maître qui connaît les plus secrètes pensées du cœur : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » — « Pais mes agneaux, » lui répond Notre-Seigneur. — Et une deuxième fois Jésus l'interroge sur son amour ; sur son amour seulement, puisque désormais il ne s'estime plus meilleur que les autres : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. — Pais mes brebis. » — Un instant après, même question : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »

Une troisième fois ! Soudain S. Pierre comprend le rapport secret si délicat de la triple question de son maître avec son triple reniement. Le souvenir de sa faute lui remonte à la mémoire. Un nuage de tristesse, de regret de son péché, passe sur son front... et dans un grand sentiment d'humilité, sans se prévaloir des sentiments profonds de son cœur malgré une défaillance passagère, il en appelle encore uniquement et plus fortement à la science de son Maître : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. » — « Pais mes brebis, » lui répond une dernière fois Notre-Seigneur. Et ce fut tout.

II. — *Manifestation du Sacré-Cœur*

Ce fut tout... Mais quand on y réfléchit, quelle révélation du Cœur de Jésus que cette scène : un amour qui se livre sans réserve et qui ne demande en retour que de l'amour !

Un amour qui se livre sans réserve : Pour nous faire une idée des trésors du Cœur de Jésus, nous pouvons citer ses paroles, rappeler les touchantes paraboles du publicain, de la brebis perdue, de l'enfant prodigue, évoquer la scène du pardon à la Samaritaine, à Marie-Madeleine, à la femme adultère. Paroles, paraboles, scènes émouvantes et réparatrices. Pourtant il me semble que rien ne me découvre aussi largement que cet épisode du pardon public à S. Pierre, tous les aspects de l'amour du Cœur de Jésus : sa délicatesse, sa miséricorde, sa munificence.

Sa délicatesse : il avait dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Comme elles se trouvent prises sur le vif, sa douceur, sa bénignité, sa délicatesse ! Encore une fois, il n'accable pas de reproches son disciple ; il ne l'humilie pas devant ses frères ; il ne fait même d'autre allusion à son péché que celle que renferme sa demande trois fois renouvelée : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »

Sa miséricorde : il avait dit : « Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. » Et en effet il avait absous et la Samaritaine et Marie-Madeleine... Mais cela, c'étaient les pauvres déchéances de la chair, et Pierre avait péché plus lourdement qui avait apostasié. Sans doute, il avait pardonné aussi à ses bourreaux... mais ceux-ci ne savaient pas, tandis que Pierre n'avait pas l'excuse de l'ignorance, lui qui avait vécu trois ans avec Jésus et avait été le témoin de ses plus grands miracles. Et pourtant, à Pierre comme aux autres, il fait miséricorde.

Sa munificence : il avait raconté dans l'histoire du prodigue que le père avait rendu à son enfant toutes ses prérogatives et tous ses honneurs de fils de famille. Et le voilà qui renouvelle ces largesses, non plus en figure mais en réalité : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » ce qui veut dire : « Simon, fils de Jean, malgré ta faute, tu restes Pierre, la pierre sur laquelle je bâtirai mon Eglise; je te charge de conduire mon troupeau tout entier,

agneaux et brebis, fidèles et pasteurs. C'est entre tes mains que reste le pouvoir suprême dans mon Eglise. »

Tel est l'amour de Notre-Seigneur : un amour sans réserve, fait de mansuétude, de pardon, de bonté, et qui ne demande en retour que notre amour.

Un jour, Notre-Seigneur avait demandé à S. Pierre un acte formel et public de foi, comme nous le lisions tout à l'heure dans l'Evangile : « Qu'est-ce que les hommes pensent de moi... et vous, qui dites-vous que je suis ? » — « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. » (Math., XVI, 16). Mais en dernier ressort, ce qu'il lui demande, c'est un acte public et réitéré d'amour, comme nous le lisions dans l'Evangile de la veille de cette fête : « Pierre, m'aimes-tu ? » Et à lui comme à Marie-Madeleine il sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé : il suffira que l'Apôtre réponde à son Maître : « Seigneur, vous savez toutes choses, vous savez bien que je vous aime, » pour que son péché lui soit remis, qu'il rentre en possession de toutes ses prérogatives passées, qu'il mérite un jour un martyre semblable à celui de Jésus, cette suprême gloire qu'il avait manquée à l'heure de la Passion.

N'avais-je pas raison de dire, m. f., que cette scène du pardon à Pierre compose une illustration merveilleuse de la dévotion au Sacré-Cœur : l'amour miséricordieux de Jésus qui ne nous demande que notre amour, un raccourci vivant de cette dévotion qui se confond et s'identifie avec la religion même, l'image définitive que nous en garderons comme souvenir du mois du Sacré-Cœur qui s'achève ?

* *

Oui, gardons cette image gravée au fond de nos cœurs. Elle fut une des dernières scènes terrestres du Christ avant son Ascension Ce n'est pas sans raison que Notre-Seigneur l'a voulu placer à cette date.

« *Dilexit... diliges*. Il t'a aimé... tu l'aimeras, » tout se résume dans ces deux mots : ce que je dois croire et ce que je dois vivre.

Bienheureux ceux qui ont compris cela une fois pour toutes, car, comme le dit S. Jean de la Croix, — et l'histoire de S. Pierre en est la preuve éclatante, — nous ne serons jugés que sur l'amour. Ainsi soit-il.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

LE PRÊTRE, MÉDIATEUR ENTRE DIEU ET L'HOMME

Mes frères,

Dans le *Livre d'or du Clergé et des Congrégations* qui est le catalogue de tous les religieux, prêtres, séminaristes combattants de la grande guerre, que de fois j'ai lu des citations comme celle-ci : « ... S'est offert pour la transfusion de son sang à un de ses hommes mortellement blessé. »

Geste héroïque et magnifique citation.

Mais qu'elle est plus magnifique encore, cette citation par laquelle le Christ vous appelait, cher nouveau prêtre, à prendre rang parmi les gradés de son Eglise, parmi ses prêtres, et vous permettait de réaliser de manière infiniment plus belle ce dévouement aux hommes en vous disant : « Non pas ton sang à toi, mais mon sang à moi, donne-le à tes frères et à mes frères, les hommes. »

Gloire à vous, nouveau prêtre, pour l'honneur sublime que Dieu vous a fait et aussi parce qu'à son appel vous n'avez pas tourné le dos, parce que vous avez tout sacrifié pour le suivre à la conquête des âmes, parce que vous avez accepté en pleine jeunesse la préparation sacerdotale si longue, si longue..., cette longue préparation silencieuse avec tout ce qu'elle représente à cet âge de patiente application à l'étude, de générosité dans la surveillance de soi, d'énergique résistance à la fascination de tant d'autres rêves qui traversent l'imagination et le cœur d'un jeune homme.

Gloire à vous ! et gloire aussi à vos chers parents ! Ah ! comme ils sont payés de retour aujourd'hui de ne vous avoir pas disputé au bon Dieu ; je dis mal : d'avoir préparé en vous l'éclosion de cette vocation à la prêtrise ! Car vous appartenez à une famille profondément chrétienne. Quelle joie, cher ami, et pour eux et pour vous, d'avoir aujourd'hui votre père et votre mère très aimés près de votre premier autel !

Et gloire enfin à la chrétienne population de cette paroisse qui peut vous faire fête avec fierté, parce qu'en vous elle continue cette belle lignée de prêtres et de religieux qui est son honneur.

Mais par-dessus tous nos humbles mérites, gloire à N.-S. Jésus-Christ, car ce n'est pas nous qui l'avons choisi, c'est lui qui nous a appelés, qui nous a donné notre sublime vocation de prêtres.

Le prêtre ! quel plus beau jour que celui-ci pour redire sa grande mission sur la terre ? Il est le ministre de Dieu auprès des hommes et le représentant des hommes auprès de Dieu : « *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.* » (I Cor., IV, 1).

Voilà le double rôle du prêtre qu'il vous sera doux, j'en suis sûr, d'entendre célébrer en ce jour de première messe et qu'il vous sera utile de mieux connaître afin de le mieux apprécier.

Que la T. S. Vierge, Reine du clergé, bénisse ces quelques paroles et leur fasse porter dans vos âmes des fruits d'estime et de vénération toujours plus grandes pour le sacerdoce. Suivant la recommandation de nos Saints Livres, « craignez le Seigneur et honorez ses prêtres : *time Dominum et sacerdotes illius sanctifica.* » (Eccl., VII, 38).

I. — *Le prêtre, ministre de Dieu auprès des hommes*

Le prêtre est le ministre de Dieu auprès des hommes : ministre de sa parole et ministre de sa grâce.

Il est le ministre de sa parole.

C'est là le premier don que vos prêtres vous apportent au nom du Seigneur : la science. « Les lèvres du prêtre, dit le prophète, sont les gardiennes de la science et c'est de sa bouche que l'on demande l'enseignement. » (Mal., II, 7).

Et quelle science, m. f. ? Oh ! non pas la science humaine, non pas l'enseignement des hommes, non pas les initiations professionnelles qui vous permettront de mener avec adresse et avec succès vos affaires et votre commerce ou qui vous feront acquérir un nom dans la société.

La science humaine, le prêtre la possède. A toutes les époques de l'histoire, son nom a brillé avec éclat dans les lettres, les sciences et les arts. Aujourd'hui encore il enseigne dans les Universités et siège dans les Académies, et au lendemain de la guerre, la presse et les Chambres françaises acclamaient le nom d'un prêtre qui avait été par ses découvertes un des artisans de la victoire.

Mais la science que le sacerdoce a mission de nous donner est beaucoup plus haute et beaucoup plus importante. C'est la science de Dieu et du salut, ce sont les paroles de la vie éternelle.

Aux enfants du catéchisme dont l'intelligence commence de s'éveiller, aux jeunes gens et aux jeunes filles que les distractions et les plaisirs menacent d'emporter dans leur tourbillon, aux pères et aux mères de famille absorbés par les soucis de l'existence, le prêtre apprend ou rappelle ces grandes vérités éternelles et ces grands devoirs qui sont la lumière et l'armature de la vie.

C'est parce que la prédication du prêtre maintient la foi en Dieu, en un Dieu qui nous a créés, qui nous a rachetés, que nous sommes tenus de servir par l'observation de ses commandements et des commandements de l'Eglise, qui un jour nous jugera, récompensera les bons et punira les méchants, c'est à cause de cette prédication qu'il y a encore de la justice dans la société, de la charité entre les hommes, du respect de soi-même dans la vie privée, de la vraie joie pour les plus pauvres et les plus humbles.

Aussi le plus humble prêtre dans le plus petit de nos villages vaut mieux pour les hommes ses frères que les plus savants du siècle. Elle n'est pas exagérée, la parole de Jésus à ses disciples : « Vous êtes la lumière du monde. *Vos estis lux mundi.* » Et qu'elle est profondément et tristement vraie, la parole si souvent citée du saint Curé d'Ars : « Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes. »

Notre Seigneur n'a pas seulement donné aux siens la mission d'enseigner : *Euntes... docete omnes gentes,* mais aussi celle de baptiser : *Baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti* (Math., XXVIII, 19). Le prêtre, ministre de la parole de l'Evangile, est encore ministre de la grâce.

Puisque Dieu nous destine à faire vraiment partie de sa famille, il faut bien que nous entrions dans cette famille, que quelqu'un nous adopte en son nom, que nous mangions à sa table, qu'il trouve en nous des enfants obéissants et affectueux qu'il ne déshérite pas un jour.

Au baptême, le prêtre nous donne cette grâce qui nous fait enfants de Dieu ; à la communion, il vous introduit à la table de Dieu ; si par le péché vous venez à quitter cette famille divine, il vous réconcilie avec votre Père dans le sacrement de pénitence, quand vous revenez vers lui comme le prodigue de l'Evangile. Par les autres sacrements, il vous donne toutes les autres grâces nécessaires pour demeurer fidèles à Dieu. Et jusqu'à vos derniers instants, il vient, avec l'extrême-onction, vous apporter le courage dont vous avez besoin à ce moment décisif qui fixera irrévocablement votre éternité.

Ainsi, c'est par son ministère que vous trouvez grâce devant Dieu, que vous devenez ses enfants d'adoption, que vous vivez dans son amour, que vous mourez avec son baiser sur votre front et que vous méritez d'avoir part à son héritage.

Le prêtre créera des œuvres de jeunesse, il assistera et consolera les malades, il procurera aux pauvres des bienfaiteurs, il multipliera les inventions de son zèle ; mais ce sera toujours afin de répandre autour de lui cette science de Dieu dont il est le dépositaire et afin de donner aux âmes cette grâce divine dont il est le ministre. C'est sa haute vocation : traiter les affaires de Dieu auprès des hommes, *pro hominibus constituitur*.

II. — *Le prêtre, représentant des hommes auprès de Dieu*

Lorsque Notre-Seigneur eut guéri miraculeusement des lépreux, lisons-nous dans l'Evangile, il leur ordonna de se rendre au Temple, de s'y présenter aux prêtres, d'offrir par leurs mains le sacrifice que prescrivait la Loi. (Luc, V, 14 ; XVII, 14).

Pourquoi cette conduite ? C'est que Dieu lui-même respecte les lois qu'il a établies. Et dans les lois de Dieu, le prêtre n'est pas seulement son ministre auprès des hommes, il est encore le représentant des hommes auprès de lui. Comme c'est par le ministère du prêtre que descendent sur nous les dons de Dieu : don de sa parole et don de sa grâce, de même c'est par le ministère du prêtre que doivent monter à Dieu les dons que nous lui offrons, la prière et le saint sacrifice. Le prêtre est établi pour les hommes, dit toujours le même apôtre S. Paul, afin de présenter leurs offrandes et leurs sacrifices pour les péchés : *Ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* (Hebr., V, 1).

La première de ces offrandes, c'est la prière.

Vous avez vu souvent le prêtre, à l'église ou sur les chemins, le front penché sur son bréviaire.

Cette vue fait souvent sourire les incroyants. Ils respecteront dans le prêtre l'homme de science ; ils loueront ses œuvres de charité ; ils admireront l'activité de son zèle. Mais que le prêtre, qu'un homme emploie une grande partie de sa journée à la prière, ils ne le comprennent pas.

Mais vous, m. f., vous chrétiens qui avez la foi, vous savez que la prière est une des fonctions les plus importantes du prêtre

Dieu n'est-il pas notre souverain Maître ? Mais alors il doit être le premier servi, comme disait sainte Jeanne d'Arc. Dieu n'est-il pas la source de tous les biens ? Mais alors il doit être invoqué sans cesse. Dieu n'est-il pas notre plus grand bienfaiteur ? Mais alors il doit être continuellement remercié.

Et pourtant il se trouve des hommes qui veulent ignorer Dieu, ignorer ses droits, son secours, ses bienfaits. Pour ceux-là le prêtre est le réparateur officiel qui élève vers Dieu l'amende honorable. « Les prêtres, ministres du Seigneur, dit le prophète, pleureront entre le portique et l'autel et ils s'écrieront : Seigneur, épargnez votre peuple. *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes, ministri Domini, et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo.* » (Joël, II, 17).

Il se trouve que les chrétiens eux-mêmes, absorbés par leurs affaires ou chargés de famille, ne peuvent donner à la prière tout le temps qu'ils voudraient lui consacrer. En leur nom, le prêtre, qui est leur représentant auprès de Dieu, prie, adore, remercie. « *Benedicite, sacerdotes Domini, Domino.* Prêtres du Seigneur, bénissez-le. » (Dan., III, 84).

Ce rôle, le prêtre le remplit surtout à l'autel, par l'offrande du sacrifice de la messe, au nom de tout le peuple. C'est là sa fonction la plus sainte et qui n'appartient qu'à lui.

Vous l'avez appris au catéchisme : la sainte messe renouvelle mystiquement, mais véritablement, l'immolation de Notre-Seigneur sur la croix du Golgotha. Ainsi, chaque matin, entre ses doigts consacrés par l'évêque au jour de l'ordination, c'est Jésus lui-même que le prêtre élève vers le Père du ciel.

Il l'élève à l'état de victime, afin de reconnaître de la façon la plus expresse les droits imprescriptibles de Dieu sur toute chose : la sainte messe, c'est l'adoration parfaite.

Il l'élève avec tous ses mérites d'une valeur infinie : la sainte messe, c'est la seule action de grâces égale aux bienfaits reçus de Dieu.

Il l'élève criant toujours vers son Père : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » La sainte messe, c'est la grande propitiation pour nos péchés.

Il l'élève entre le ciel et la terre, comme le médiateur entre Dieu et les hommes : la sainte messe, c'est la supplication toujours exaucée.

Ah ! m. f., comme le dit S. Alphonse, sans ce sacrifice renouvelé chaque jour dans nos églises par le ministère du prêtre, voilà longtemps que Dieu eût détourné sa face de la terre et qu'il eût ruiné notre monde dans un nouveau déluge à cause de nos péchés.

Ainsi c'est à l'autel surtout que le prêtre est votre représentant et à l'autel surtout qu'il est prêtre.

Ecoutez avec quel accent un saint prêtre et un grand évêque, dont l'univers entier vénère la mémoire, écrivait ces choses à ses prêtres, ses confrères dans le sacerdoce Cinq jours avant sa mort, surmontant son extrême faiblesse, le cardinal Mercier rédigeait une lettre qui fut comme son testament spirituel à son clergé : « Mes bien chers frères dans le sacerdoce, pendant les heures de recueillement, tandis que je voyais toutes les espérances humaines s'évanouir et mon âme rester seule avec Dieu seul, ma pensée se rapprochait de plus en plus intimement de vous et j'ai vécu avec vous un commerce spirituel ininterrompu. C'est le sacerdoce que j'aperçois en vous. Privé du bonheur de célébrer le saint sacrifice de la messe, je m'associais, la journée entière, à la messe que le souverain Prêtre nous offre à tout instant par l'organe de ses ministres sur tous les autels du globe terrestre. La messe prenait à mes yeux un caractère de réalité exceptionnellement saisissant, parce que le sacrifice du Calvaire qu'elle remémorait me paraissait sous un aspect tangible auquel il m'était donné de m'associer plus activement et plus directement que de coutume. Ainsi me suis-je dit que j'avais à vous faire participer à cette grâce que le bon Dieu m'accordait, en vous invitant, à ces heures qui sont peut-être les dernières de ma vie, à célébrer toujours la sainte liturgie de la messe comme si vous étiez au Calvaire et en y apportant toujours la ferveur de la foi et de la dévotion dont vous êtes capables. La célébration de la messe est l'acte par excellence de chacune de nos journées et doit en être l'acte central. Mes bien chers amis, il me semble que j'ai libéré ma conscience en vous laissant cette dernière exhortation. Vous êtes devenus prêtres en vue de célébrer le saint sacrifice de la messe. Vivre de votre sacerdoce, c'est avant tout célébrer saintement la messe et administrer saintement les sacrements qui s'y rattachent... »

Et justement parce que c'est à l'autel d'abord que le prêtre est prêtre, c'est à l'autel, à l'autel de sa première messe, qu'il est de tradition de le fêter et que vous avez voulu, m. f., venir le fêter aujourd'hui dans la joie et la gloire de son sacerdoce nouveau.

* *

Vous êtes venus saluer le nouvel élu du Seigneur dans sa dignité toute sainte ; vous êtes venus le féliciter par votre présence d'avoir répondu aux appels du Christ qui demande des sauveurs d'âmes ; vous êtes venus vous unir à son bonheur, enfin comblé, après les longues années préparatoires du Séminaire. La grande joie est venue. Il monte à l'autel du Seigneur qui réjouit sa jeunesse, *ad Deum qui lætificat juventutem meam.*

Gardez toujours au prêtre, m. f., la vénération que vous lui témoignez aujourd'hui. Il y en a tant qui insultent à sa soutane ! Autre Christ, le prêtre est, comme son Maître, un signe de contradiction.

Un témoin de la première messe d'un saint prêtre disait : « Je vis comme un ange à l'autel. »

Si vous regardez toujours dans le prêtre, non pas l'homme comme les autres, ainsi que l'on dit souvent, mais ces fonctions saintes qui sont les siennes et que je viens de vous rappeler : fonctions de ministre de Dieu auprès des hommes et de représentant des hommes auprès de Dieu, c'est bien comme un ange qu'il vous apparaîtra, non seulement à l'autel, mais dans tout son ministère, comme un ange gardien visible, chargé par Dieu de vous montrer le chemin du ciel et de vous y conduire. Ainsi soit-il.

VARIA

POUR ANNONCER L'ADORATION PERPÉTUELLE

Mes frères,

Notre paroisse est appelée dimanche prochain à l'honneur et au devoir de l'Adoration perpétuelle du T. S Sacrement.

Sans doute, vous êtes nombreux ce matin dans notre église, parce que vous respectez le jour du Seigneur, mais on vous verra ce jour-là, j'en suis sûr, plus nombreux encore qu'aux dimanches ordinaires et vous serez également plus assidus aux autres offices de la journée.

Vous le ferez parce que vous aurez compris l'honneur que Dieu vous fait en vous admettant à l'adorer et à l'adorer au nom de tout notre beau diocèse ; — parce que vous aurez compris que ce sera pour vous le meilleur moyen de remplir votre devoir.

Telles seront les deux idées dont je vais vous entretenir quelques minutes.

I

C'est d'abord un honneur pour nous d'être admis à présenter à Dieu nos adorations.

Nous connaissons sur cette terre un certain nombre de personnages illustres, chefs d'Etat, grands capitaines, savants et artistes renommés, aviateurs audacieux, avec qui nous serions peut-être fiers d'entrer en relation, ne serait-ce que pour leur témoigner notre respect ou notre admiration.

Or, m. f., c'est au Roi des rois, c'est au Dieu des armées, c'est à l'Intelligence infinie, au Créateur inimitable de toute la beauté d'ici-bas, c'est à Celui qui règne dans les cieux, plus haut que n'atteindront jamais nos plus hardis pilotes, c'est à lui que nous allons avoir à rendre nos hommages.

Ah ! sans doute, il n'a pas d'autre cour que l'invisible escorte de ses anges, il n'a pas d'autre parure que celle, bien belle pourtant, que lui ont donnée les mains adroites et pieuses des hommes, mais cependant il est le Tout-Puissant et l'Eternel, et nous sommes admis en sa présence, sans aucune difficulté !

Sous l'Ancienne Loi, il ne se manifestait qu'une fois l'an, dans le secret du Saint des Saints et devant le seul grand-prêtre. Sous la Nouvelle Loi, il est exposé chaque jour à nos adorations, dans la lumière de nos églises ouvertes à tous et où il est visible à tous les regards.

Soyons sensibles à l'honneur que Dieu nous fait quand non seulement il nous permet, mais encore nous demande, par la voix de notre évêque, de monter auprès de l'Hostie une garde d'honneur, au nom de notre beau diocèse.

II

Mais cet honneur que Dieu nous fait s'accompagne d'une charge ; ce droit d'être fier de notre poste nous impose le devoir de ne pas le quitter et de veiller généreusement.

Pour cela, que faire ? Je vous l'indiquais au début de cet entretien : venir plus nombreux encore qu'aux dimanches ordinaires aux offices de la journée ; et j'ajoute : ne pas laisser, même entre les offices, le bon Dieu tout seul.

Et que dirons-nous à Notre-Seigneur au cours de ces instants que nous passerons à ses pieds ? — Nous lui dirons, m. f., que nous l'adorons en esprit de réparation.

Que nous l'adorons d'abord et que nous reconnaissons son souverain domaine sur nous, sur nos familles, sur notre pays et sur l'univers.

Nous lui demanderons que son règne arrive en nos âmes et nous le supplierons de régner dans les cœurs qui nous sont chers. Nous nous humilierons devant sa Majesté souveraine et nous reconnaîtrons humblement que nous ne sommes rien devant lui, que nous sommes entièrement entre ses mains et que les décisions de sa sainte et infaillible volonté sont les meilleures.

Mais ces sentiments d'adoration, nous les lui exprimerons surtout pour réparer les injures qui sont faites à sa divine Majesté, pour ces blasphèmes qui outragent son saint nom, pour ces irrévérences dans le lieu saint, que nous commettons quelquefois.

Nous lui demanderons de pardonner nos légèretés, nos inconstances, nos fautes et celles des autres, ces péchés que nous commettons si facilement et dont nous recherchons parfois imprudemment les occasions.

Nous lui dirons que s'il trouve parfois des ingrats parmi ces chrétiens qu'il a rachetés de son sang et pour lesquels il s'offre chaque jour sur l'autel, que s'il trouve, hélas ! des impies pour le poursuivre d'une haine diabolique, du moins nous, nous voulons le consoler, lui apporter un peu de cet amour qu'il réclame instamment.

Et quand nous l'aurons ainsi adoré, quand nous aurons ainsi consolé son cœur divin, nous examinerons notre vie, nous tâcherons d'y trouver ce qui lui déplaît et, près de lui, dans la générosité de notre âme, nous déterminerons ce que nous ferons désormais pour être de meilleurs chrétiens à l'avenir.

Ainsi, m. f., ces moments d'adoration seront pour vos âmes une occasion de vous renouveler dans l'amour du bon Dieu. Et en transformant chacun de nous, en améliorant chacun de nous, cette fête de l'Adoration aura un résultat durable et fécond : elle nous aura remis davantage sous la dépendance divine, elle nous fera réparer le passé par une vie désormais plus chrétienne. Notre Dieu si bon et si puissant ne nous demande pas autre chose et, si nous le faisons, nous aurons accompli tout notre devoir.

Il aura suffi de vous le rappeler, m. f., pour que vous l'accomplissiez généreusement, avec l'aide de la grâce divine qui ne saurait vous manquer et qui vous fera arriver de la sorte au ciel où règne à jamais, dans la gloire, le Jésus de nos humbles tabernacles et Roi éternel des siècles. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XXXII

5e Dimanche après la Pentecôte

ENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Mes frères,

Une fois encore, nous allons avoir l'avantage de recueillir quelques-uns de ces enseignements pratiques que S. Pierre, dans sa sollicitude de pasteur et de père, aime à grouper, pour nous les offrir comme un bouquet spirituel. Il ne s'agira pas aujourd'hui, à proprement parler, de qualités surnaturelles de premier plan, comme les vertus théologales ou morales. Néanmoins, les conseils de l'Apôtre, tout en restant dans le domaine de notre existence habituelle, effleurent d'assez près les points principaux de la morale et nous fournissent la matière de profondes méditations.

I

Que nous est-il recommandé d'abord ? L'union de tous les cœurs dans la prière, la bonté, l'indulgente amitié qu'une douce modestie rendra encore plus délicate. Est-ce que tout ceci n'est pas le corollaire du précepte supérieur de la charité ? Comme des satellites qui gravitent, sans pouvoir s'en écarter, autour d'une planète plus importante, toutes ces humbles et belles vertus font cortège, pour la rehausser encore, à la vertu primordiale de l'amour. En même temps elles l'affinent, si l'on ose dire ; elles la perfectionnent en lui communiquant des nuances exquises qui la rendent plus admirable et plus attrayante encore. Avoir pitié de son prochain, aimer à se grouper avec ses frères sous le regard du Père commun, éprouver à l'égard de ses amis ce sentiment de bienveillance qui fait qu'on excuse leurs défauts et qu'on ne cherche à regarder que leurs supériorités, est-ce que tout cela ne complète pas admirablement l'ordre fondamental du Sauveur sur nos rapports avec autrui ? Comme la vie serait meilleure et plus souriante, si chacun faisait son possible pour pratiquer de telles maximes !

D'ailleurs, tout n'est pas dit encore. S. Pierre nous convie à un plus haut degré de sainteté lorsqu'il nous supplie de ne rendre « ni le mal pour le mal, ni l'injure pour l'injure. » Comme la grâce du Christ a transformé ce cœur, jadis épris des rudes principes judaïques, parmi lesquels figurait la loi du talion ! Il importe que la même grâce produise un effet analogue au fond de chacune de nos âmes. Toute notre nature s'y oppose, je le sais bien, car, nés sous l'empire de Satan, nous sommes arrivés en ce monde avec un certain bagage d'orgueil et de haine, d'entêtement et de cruauté. Mais le baptême a passé là-dessus, et rien ne doit plus demeurer en nous de nos tares originelles. Le Christ, du reste, ne nous a-t-il pas donné l'exemple lorsqu'il a prié pour ses persécuteurs et béni les bourreaux qui s'acharnaient à torturer son agonie ?

Puisque nous devons mettre nos pas dans les traces que Jésus nous a laissées, il nous est désormais impossible de détester même ceux qui ont pu nous faire quelque mal. Efforçons-nous, au contraire, de rechercher les circonstances qui peuvent excuser nos ennemis. Que de fois le tort qu'ils nous ont causé n'a pas été clairement envisagé et pleinement voulu par eux ! Nous ne sommes pas ici-bas pour nous maudire les uns les autres, mais pour y vivre dans une fraternelle affection qui, si elle se généralisait, changerait notre vallée de larmes en une vraie antichambre du ciel.

De même que nous avons reçu en héritage les bénédictions du Seigneur, ainsi nous devons nous appliquer à bénir ceux qui nous entourent : non seulement nos amis et nos proches, mais même les inconnus et les indifférents, même ceux qui conservent à notre égard quelques intentions froides ou hostiles. L'union doit englober, sans exception, tout l'ensemble des âmes humaines ; son universalité absolue est l'une des caractéristiques essentielles de sa spiritualité. Ce sera, d'ailleurs, notre bonheur personnel que nous assurerons, en travaillant à rendre heureux notre prochain.

II

Le jour qui verrait mettre universellement en pratique les avertissements de l'Apôtre, marquerait l'aurore de la paix. Il est probable que, plus d'une fois, le regard clairvoyant du premier Pape a dû scruter les horizons de l'avenir et sonder les destins futurs de l'Eglise qui venait d'être fondée. Mais si son Maître Jésus lui révélait parfois les secrets des siècles prochains, ce que S. Pierre pouvait voir, c'était une longue suite de massacres ensanglantant sans cesse le monde. Après les interminables persécutions qui peupleraient le ciel d'une multitude de martyrs, il y aurait les invasions des Barbares, se ruant sur l'Empire effondré ; il y aurait ensuite les querelles entre cités, les rivalités entre Etats et les longues guerres nationales qui, les unes et les autres, contribueraient à maintenir parmi les hommes la domination de la violence, le régime de la haine, les souffrances et la mort.

Sans doute, S. Pierre savait bien que toutes ces horreurs, qui procèdent de Satan, se perpétueront tant que le démon aura quelque empire en ce monde, et même jusqu'au dernier jour de l'univers, puisque l'Ecriture les énumère parmi les désastres annonciateurs de la fin des temps. Il n'ignorait pas que ces malheurs ont été causés par la faute initiale qui laisse, chez les peuples comme chez les individus, des germes, trop vite multipliés, d'orgueil, de convoitise et de colère. Mais son cœur se serrait à l'idée de

tant de malheureux destinés à tomber en victimes. Impuissant à supprimer le mal déchaîné par les passions des hommes, il voulait au moins le restreindre dans toute la mesure du possible. Et voilà pourquoi il adressait aux pacifiques frères de l'Agneau ce conseil : « Celui qui veut aimer la vie et avoir d'heureux jours,... qu'il se détourne du mal et opère le bien ; qu'il cherche la paix et la poursuive. »

Après vingt siècles écoulés, il nous a été donné d'entendre un écho de cette parole sainte, lorsque, le 1er août 1914, un autre pape, un autre Pierre, le grand Pie X, a répondu à l'ambassadeur d'Autriche : « Je bénis la paix. » Notre devoir donc, à nous chrétiens, c'est de nous opposer aux œuvres perverses, c'est de travailler à la concorde universelle, afin que s'étende le règne du Christ sur le monde.

Cela ne veut pourtant pas dire qu'il faille, pour éviter des conflits, sacrifier les dogmes éternels, les principes sacrés, les droits légitimes d'un pays qui veut vivre. La paix ne saurait être fondée que sur la justice, c'est-à-dire sur le respect réciproque des privilèges de chacun ; et des heures graves sonnent parfois où le plus paisible catholique peut se trouver contraint à la lutte. L'Eglise elle-même, tant qu'elle a compté parmi les puissances temporelles, ne s'est-elle pas vue obligée de lever des soldats pour sa sauvegarde et de faire couler le sang de ses agresseurs ? Mais quand elle a été réduite à de telles extrémités, ce fut en dépit d'elle-même. Elle usait alors, comme le font encore les nations attaquées injustement, du droit de légitime défense. Et l'exaltation de ses victoires contre les infidèles n'a jamais égalé la joie qu'elle éprouvait lorsque finissait la bataille et que les cloches chantaient dans leurs tours les *Te Deum* de la paix.

Ici, comme toujours et partout, suivons l'exemple de l'Eglise. Si le malheur des temps nous contraignait à mettre les armes à la main pour la protection de notre patrie ou de nos autels, nous ne ferions qu'accomplir un devoir rigoureux en marchant avec courage à la rencontre de l'adversaire. Mais, même alors, nos cœurs demeureraient exempts de haine ; nous adresserions au ciel des vœux ardents pour que l'épreuve cesse au plus vite. Et nous bénirions Dieu, du fond de nos âmes, quand la signature d'un traité ramènerait enfin les peuples à se respecter, à s'estimer, à reprendre leurs communs efforts de labeur et de progrès, dans cette fraternité des nations toutes également sujettes du même Dieu.

III

La paix publique est un bien immense. Il existe néanmoins un bonheur qui la surpasse : c'est la possession de la paix intérieure, qui assure le bonheur de notre âme et dont le maintien dépend plus spécialement de nous.

La guerre peut nous être déclarée malgré tout notre bon vouloir, tandis que la sainteté, source intime du calme surnaturel, ne peut nous être ravie par personne, à moins que nous n'y consentions. Il n'y a donc qu'à conserver en nous-mêmes l'état de justice, pour affronter sans crainte et sans trouble les situations les plus difficiles. Nous serons aidés dans cette attitude par le sentiment de la présence de Dieu. Le Seigneur contemple toutes nos actions ; il est le témoin infaillible de nos désirs les plus secrets, il est constamment disposé à exaucer les prières des justes et à favoriser leurs bonnes intentions. Mais par contre, puisque son regard pénètre jusqu'au fond de notre être, il y lit les moindres pensées perverses et les condamne aussitôt.

C'est ce jugement du Très-Haut que nous avons seulement à craindre. De lui, et de lui seul, dépend notre immortel avenir. En dehors de Dieu, qui donc pourrait réellement nous occasionner un malheur irréparable ? Oui, je le veux bien, les hommes peuvent nous dresser des embûches, nous créer des difficultés, nous acculer à la ruine ou à d'autres ennuis. Mais ces désagréments, que nous nous imaginons trop facilement comme terribles, n'ont en réalité qu'une importance secondaire. Admettons qu'ils nous fassent souffrir pendant des jours, des mois, des années peut-être. Un moment inéluctable arrivera où les ombres de la terre passeront pour faire place aux clartés célestes. C'est alors que s'établira l'équitable compensation entre les revers immérités et les injustifiables triomphes.

Dieu a toujours le dernier mot : et c'est ce qui doit nous inspirer, non seulement une résignation passive, mais un joyeux empressement à tout accepter pour l'amour de lui. Nous pouvons compter que, tant que nous resterons ici-bas, nous aurons à peiner et à supporter des contradictions de toutes sortes. Mais si nous souffrons pour la justice, nous ne laisserons point d'être heureux. On aura beau nous menacer, multiplier autour de nous les intimidations les plus diverses, nous n'aurons qu'à rester inébranlables, car nous connaissons notre devoir et la rémunération qui lui est assurée.

Que rien, donc, ne nous trouble ni ne nous fasse dévier de la route du ciel indiquée par le Christ. Tant que la vie surnaturelle animera nos âmes croyantes et pieuses, nous nous sentirons plus forts que le monde ; et cette confiance certaine suffira à nous faire traverser, le front haut et le regard serein, les passages les plus périlleux. N'oubliez jamais que, dans nos cœurs, réside quelque chose de divin : la sainteté, que Jésus-Christ lui-même nous a procurée au prix de son immolation. Si nous perdons ce talisman, à la suite de nos erreurs ou de nos faiblesses, les pires aventures seront à redouter. Mais il ne tient qu'à nous de rester purs, pieux, fervents, vertueux, honnêtes et saints. Pour cela, point n'est besoin d'autre chose que d'une volonté droite et tenace, que rien ne déconcertera et que nul piège ne saura surprendre.

Une pareille force d'âme ne s'acquiert pas en un jour, j'y consens. Mais est-ce que nous ne disposons pas de notre existence tout entière pour nous façonner à la sainteté, pour devenir continuellement plus énergiques et meilleurs ? Nous pouvons tout en Celui qui nous vivifie. Correspondons simplement aux impulsions dont il nous favorise ; accomplissons les tâches saintes qu'il nous suggère ; « faisons notre devoir et laissons faire à Dieu. » Ainsi soit-il.

XXXIII

6e Dimanche après la Pentecôte

LA RÉNOVATION CHRÉTIENNE : LE BAPTÊME

Mes frères,

Aussitôt qu'un petit enfant ouvre les yeux à la lumière, il se trouve sous le joug infernal qui pèse sur la race humaine depuis le péché originel. Nor-

malement, il doit grandir loin de Dieu, car, de lui-même, il ne possède aucun titre à réclamer les secours surnaturels sans lesquels il n'y a ni salut ni mérite. Vous comprenez ce que cette situation comporte de redoutables périls, et vous voyez ce que serait devenue l'humanité si la miséricorde du Seigneur n'était point accourue à son aide. A cause de la faute initiale (à laquelle il faut toujours revenir, car ses conséquences conditionnent encore, très souvent, notre façon de vivre), le ciel serait implacablement interdit même aux meilleurs des hommes. Par le fait de la révolte d'Adam, en qui nous avons tous péché, nous sommes condamnés à un état de misère en ce monde et exilés du paradis que Dieu nous avait préparé.

I

Mais ici se place l'intervention rédemptrice du Messie, qui renverse les sombres perspectives dont nous venons de parler et nous permet, si nous voulons bien y consentir effectivement, de reconquérir les privilèges autrefois perdus. Jésus, en s'offrant pour expier à notre place, nous réconcilie avec son Père. Il met à notre disposition un instrument merveilleux de salut : le baptême.

Ne perdons jamais de vue que c'est grâce à la mort de Notre-Seigneur que ce sacrement arrive à produire cet heureux résultat. Le rite extérieur qui se déroule chaque fois qu'un catéchumène est présenté aux portes de l'église, ne saurait, en effet, avoir aucune efficacité s'il était simplement l'œuvre des hommes et ne constituait qu'une prière. Ce qui lui confère son autorité, ce sont les mérites que le Christ a voulu gagner pour nous et qu'il daigne nous appliquer.

Nous devons donc reconnaître que, en venant au monde, nous étions morts à la vie de la grâce. Le trépas de Jésus s'est, en quelque sorte, substitué au nôtre, et c'est lui qui fait vivre notre âme devant Dieu. Tant que l'eau sainte ne nous a pas régénérés, nous nous trouvons sous le coup de l'antique sentence de condamnation. Aussitôt que le sacrement est reçu, l'âme entre dans une existence nouvelle qui lui permet les plus sublimes espérances.

On ne saurait trop insister sur la gravité de ce moment qui nous transforme de fond en comble. Nous désirons tous participer à la résurrection du Christ, partager ses gloires impérissables, régner près de lui dans la béatitude. Cela ne nous est plus interdit, mais c'est à la condition qu'avant d'être associés aux triomphes messianiques, nous l'aurons été aux épreuves que Jésus a subies. Il est indispensable de clouer sur la croix le vieil homme que nous avons tous été, c'est-à-dire l'homme pécheur, passionné, voluptueux, fourbe, injuste, cruel. Ce sera seulement lorsque ce vieil homme aura été détruit que surgira l'homme nouveau, celui que Dieu reconnaît comme son fils adoptif et qui sera destiné à marcher dans les voies de la ferveur, de la sainteté.

Les avantages que comporte cette sorte de résurrection ou, si vous préférez, de création nouvelle, sont innombrables et infinis. Résumons-les en un seul mot, en disant qu'ils nous rétablissent dans l'état d'innocence, qu'ils nous donnent des titres à obtenir l'aide divine, l'amour du Seigneur et l'éternité bienheureuse.

Que de remerciements ne devons-nous donc pas au Tout-Puissant, qui nous a offert un tel moyen de réparer la chute de notre premier père ! C'est d'autant plus vrai que ce bienfait sans égal nous est accordé à titre purement gracieux. Nous n'avons, par nous-mêmes, aucun droit à réclamer le bénéfice de la filiation divine. Si cela nous est accordé, c'est uniquement parce que Dieu nous aime, qu'il est infiniment généreux et qu'il ne veut pas nous laisser périr. Dieu ne nous doit absolument rien ; mais il nous accorde infiniment.

II

Le baptême est donc essentiel à tout homme désireux de plaire à Dieu et d'assurer son éternité. C'est pourquoi il importe que chaque fidèle soit complètement instruit des lois qui le régissent et que nous allons brièvement résumer.

En premier lieu, il faut savoir que c'est le baptême, et lui seul, qui constitue le chrétien, c'est-à-dire, suivant l'heureuse expression du catéchisme, « l'enfant de Dieu et de l'Eglise. » Et comme tous les sacrements sont réservés, d'une manière exclusive, aux chrétiens, il s'ensuit que nul ne peut recevoir un sacrement s'il n'a été, au préalable, validement baptisé.

Evidemment, n'importe quel inconnu peut se glisser dans un confessionnal, y faire l'aveu de ses fautes et entendre prononcer sur lui la formule d'absolution. De même, n'importe qui peut s'agenouiller à la sainte Table ou se présenter, parmi la foule, à l'évêque, afin de recevoir l'hostie sacrée ou le chrême salutaire. On peut même imaginer, quoique ce soit déjà plus invraisemblable, qu'une erreur fasse appliquer les onctions suprêmes à quelqu'un qui ne serait point membre de la grande famille du Christ. Dans tous ces cas-là, le geste extérieur est accompli ; mais il n'y a pas de sacrement. Pourquoi cela ? Parce que l'âme qui aurait dû le recevoir en est radicalement incapable.

S'il y avait mauvaise foi de la part de celui qui postulerait une faveur interdite, ou si, par extraordinaire, il y avait une négligence grave du prêtre qui aurait eu l'imprudence de ne pas éclaircir ses doutes sur l'identité de la personne à qui il a affaire, un sacrilège serait commis, car nul n'a le droit d'abuser des grâces célestes et, suivant la formule terrible mais exacte, un sacrement n'est pas fait pour les chiens : « *non mittendus canibus.* » En mettant les choses au mieux, c'est-à-dire en supposant une bonne foi générale ou une erreur invincible, il n'en reste pas moins que, si le sacrilège n'existe pas, le sacrement n'existe pas davantage : il est invalide et ne produit aucun effet.

Par contre, lorsque le baptême a été validement reçu, il ouvre l'accès à toutes les autres sources de la grâce. Il possède, en outre, cet avantage d'imprimer dans l'âme un caractère ineffaçable, qui subsistera, non seulement durant tout le cours de la vie terrestre, mais encore pendant l'éternité.

Le chrétien n'est plus un homme comme les autres : il est marqué du sceau divin, du signe rédempteur. Il aura beau se livrer à tous les vices, voire même apostasier et trahir sa foi, il n'en restera pas moins baptisé. Certes, les grâces lui seront refusées tant qu'il persévérera dans son attitude indigne. Mais le caractère n'en persistera pas moins inéluctablement au fond de lui-même, car l'adoption de Dieu est un acte absolument irrévocable.

Il suffira au baptisé, fût-il le pire des criminels, de se rapprocher de Dieu par un acte de contrition parfaite et, autant que possible, par une loyale confession, pour que ce misérable sente refleurir en lui toutes les bénédictions premières. Si, par un effroyable malheur, il s'obstinait jusqu'à la fin dans sa révolte et mourait dans l'impénitence, le caractère sacramentel ne disparaîtrait pas pour cela. Il resterait attaché à l'âme au moment de sa comparution devant le souverain Juge ; il la suivrait au fond des enfers. Seulement, au lieu d'être un signe de gloire, comme il adviendra pour les fidèles et les justes, il deviendrait une flétrissure qui stigmatiserait sans fin l'apostat en rappelant, à lui-même et aux autres, toute l'horreur de son reniement.

Que cette pensée nous engage à nous souvenir toujours de notre baptême. Dans les familles pieuses, on aime à en fêter l'anniversaire. Faisons mieux encore, en nous efforçant de ne jamais souiller par le péché la trace sacrée qu'il laisse en nous. Vous savez qu'à cause de son caractère, le baptême ne peut être reçu qu'une seule fois. Agissons de telle manière que nous n'ayons jamais à rougir de l'avoir méconnu ou profané.

III

Il est de règle générale que le sacrement de baptême soit administré, ainsi, du reste, que tous les autres, par un ministre spécialement consacré à Dieu. Il faut, en effet, des mains très pures et des âmes très hautes, pour traiter dignement les choses saintes.

L'évêque et le prêtre sont les dispensateurs normaux, et souvent exclusifs, des bienfaits de la nouvelle Loi. Toutefois, lorsqu'il s'agit du sacrement de baptême, une exception déroge à l'ordre habituel. Le baptême est tellement capital que l'Eglise tient à faciliter son obtention dans la mesure la plus large. Il peut arriver qu'en péril de mort un catéchumène n'ait point de prêtre à sa portée : cette hypothèse se réalise, non seulement dans les pays de Missions, mais même dans les régions les plus civilisées, lorsque, par exemple, un enfant expire au moment de sa naissance. Pour que personne, autant que possible, ne soit privé du don de Dieu, l'Eglise a posé le principe que, toujours et partout, un baptême sera valable, quelle que soit la personne, homme ou femme, catholique ou païenne, qui l'administre, pourvu que cette personne accomplisse le geste essentiel de verser l'eau en prononçant la formule et ait l'intention de faire ce que l'Eglise fait.

Entendons-nous, cependant. Il y aurait une irrévérence gravement sacrilège à se substituer au prêtre, lorsque celui-ci est à même de remplir le ministère pour lequel il est spécialement qualifié. Au contraire, n'importe qui a, non seulement le droit, mais l'obligation de baptiser, lorsque nul prêtre ne peut le faire. Il s'ensuit que tout le monde est tenu de connaître la formule sacramentelle : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du St-Esprit » et de savoir que ces mots doivent être prononcés en même temps que l'on verse l'eau sur la tête de la personne que l'on baptise. Cela suffit : toutes les autres cérémonies sont bonnes, et obligatoires en temps ordinaire. Mais elles n'ajoutent rien à la valeur intrinsèque du sacrement, que vous pouvez avoir à administrer sous cette forme simplifiée, peut-être au moment où vous vous y attendrez le moins.

Les fidèles des siècles anciens avaient une tendance fâcheuse : celle de retarder le baptême au moins jusqu'à l'heure de la maturité, parfois même jusqu'à celle de la mort. Une telle pratique avait l'avantage de faire paraître devant Dieu des âmes plus complètement purifiées, car, en plus du péché originel, le baptême efface complètement tous les péchés personnels qui l'ont précédé. Mais cela présentait un inconvénient beaucoup plus sérieux : bien des gens mouraient en effet, plus ou moins rapidement, sans avoir le temps de recevoir l'ablution régénératrice. Aussi la discipline ecclésiastique actuelle impose-t-elle à tous les parents de faire baptiser leurs nouveaux-nés dans le délai le plus bref. Obéissez toujours à cette loi prudente ; et tant que vos chers petits, dont l'existence est si fragile, n'auront pas passé sur les fonts baptismaux, veillez à tout instant sur eux, afin de leur donner vous-mêmes, en cas de danger subit, la grâce qui leur ouvrira le ciel.

Si vous voulez faire mieux encore, vous ne bornerez pas votre sollicitude aux jeunes âmes dont vous avez directement la charge. Vous rechercherez si, autour de vous, il n'y a pas quelques âmes d'enfants ou d'adultes qui n'ont pas encore été purifiées. Si vous en connaissez, vous insisterez auprès de leurs familles, afin que ce devoir essentiel ne soit pas plus longtemps négligé. S'il s'agit de grandes personnes, vous les convaincrez par un apostolat zélé et fécond; vous les aiderez vous-mêmes à apprendre les vérités essentielles de la doctrine, qui les disposeront à la réception du sacrement.

En agissant ainsi, vous accomplirez une tâche méritoire entre toutes et vous gagnerez la louange du Maître qui a dit : « Tout ce que vous ferez à un de ces petits, c'est à moi-même que vous le ferez. » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE
(Plan de sermon)

LE TÉMOIGNAGE DE S. JEAN-BAPTISTE

S. Thomas, quand il nous parle de S. Jean-Baptiste, nous dit que tout en lui, parole, œuvres, vie entière, n'était qu'une préparation à Jésus-Christ. C'est ce qui explique la conduite de l'Eglise, qui aime, pendant les quatre semaines de l'Avent, à nous nourrir, avec une préférence bien marquée, du souvenir, des actes et des paroles du saint Précurseur.

I. — *La foi de S. Jean-Baptiste*

1° SON ZÈLE A FAIRE CONNAÎTRE JÉSUS. — Préparer la voie au divin Rédempteur, incliner le cœur des hommes vers lui, par l'admirable austérité de sa vie et l'autorité de sa parole, disposer les âmes à l'arrivée du Messie, en le leur montrant, dire au monde : « Le voilà, » telle est la mission de S. Jean-Baptiste.

Et de fait, tout ce que nous savons de lui nous le montre fidèle à cette divine vocation. S'il paraît dans l'Evangile, c'est toujours pour signaler la présence de Jésus sur la terre, pour lui gagner des adhérents, des disciples. Il est à peine conçu depuis quelques mois que déjà ses tressaillements dénoncent la présence du Sauveur. Trente ans plus tard,

nous le retrouvons sur les bords du Jourdain, rendant encore témoignage à Jésus, proclamant sa divinité, publiant la vertu de sa grâce rédemptrice, et surtout le besoin extrême qu'ont tous les hommes du salut qu'il vient leur apporter.

2o L'ACCUEIL QU'IL REÇOIT. — « Il y a un homme au milieu de vous que vous ne connaissez pas », dit S. Jean aux Juifs. Et c'est précisément cette ignorance qui va faire le malheur de ce peuple, si longtemps chéri de Dieu. Ils en sont à l'aveuglement de l'esprit et à l'endurcissement du cœur. S. Jean lui-même, avec toute sa sainteté et toute son éloquence, sera impuissant contre cet aveuglement de sa nation. Israël n'ouvrira pas les yeux, et les siècles ne feront que sceller, pour ainsi dire, son coupable endurcissement.

3o L'INCRÉDULITÉ DES HOMMES. — Si cet aveuglement des Juifs a de quoi nous étonner, que penser de l'aveuglement de tant d'hommes qui, autour de nous et depuis vingt siècles de christianisme, refusent obstinément leur foi ? Quand S. Jean-Baptiste reprochait aux Juifs leur incrédulité au Fils de Dieu, celui-ci n'avait point encore donné à sa mission la confirmation des merveilles de sa vie publique, de ses vertus, de ses miracles, de sa mort, de sa Résurrection et de son Ascension triomphante dans les cieux. Aujourd'hui nos incrédules voient tout cela, sans compter des siècles de prodiges plus étonnants encore, accomplis dans l'Eglise et par l'Eglise, et ils ne croient pas, et ils ne comprennent pas ; du moins, c'est ce qu'ils disent.

II. — *L'humilité de S. Jean-Baptiste*

1o SES PROTESTATIONS D'HUMILITÉ. — Jésus, le grand méconnu, est Dieu, et c'est pourquoi S. Jean se proclame indigne de délier ses chaussures.

Que la foi est féconde en humilité ! C'est la connaissance qu'il a de cet Agneau de Dieu qu'il doit signaler au monde, qui inspire au saint Précurseur les sentiments d'une humilité si vraie, si profonde : « Je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. » Que pouvait-on trouver de plus fort pour exprimer le sentiment de son néant, l'ardeur de son amour ?

Et cependant, celui qui parle ainsi est de noble race, il est prophète, il est rempli de l'Esprit de Dieu ; et tous ces dons de la nature et de la grâce trouvent leur consécration dans cette faveur populaire dont il jouit à un si rare degré. Néanmoins, combien grande est son humilité ! Il fera également preuve du plus noble désintéressement quand il engagera ses disciples à suivre Jésus et quand il dira en parlant du Sauveur : « Il faut qu'il grandisse et que je diminue. »

2o APPLICATIONS PRATIQUES. — Que l'humilité de S. Jean nous serve de leçon. Grâce à Dieu, Jésus-Christ n'est point un inconnu pour nous : nous avons la foi. Mais notre foi n'est pas toujours assez vive. C'est pourquoi elle ne produit pas dans nos âmes son fruit naturel, que nous admirons en S. Jean-Baptiste : le respect envers Dieu.

Est-ce que le respect dû à Dieu nous accompagne toujours dans nos prières, dans nos temples, dans la fréquentation des sacrements ?

Que la conduite de S. Jean-Baptiste nous serve d'exemple, et apprenons de lui les vertus qui lui méritent les éloges de Jésus : « Il est plus qu'un prophète... Il est le plus grand des enfants des hommes. » Si, comme lui, nous professons hardiment notre foi, si nous nous dépouillons de tout amour propre, nous aurons la joie d'être appelés « bons et fidèles serviteurs. »

NOS RELIGIEUX

V

AUTRE PRÉJUGÉ : LES RELIGIEUX CONTEMPLATIFS ONT FAIT LEUR TEMPS

Messieurs,

Il n'y a pas que des religieux d'action dans l'Eglise. Pendant que la plus grande partie d'entre eux, hommes et femmes, se livrent et s'épuisent à des labeurs rudes qu'ils ne laissent qu'à la mort, mêlés à la société, au service de l'humanité, il en est qui sont voués à la contemplation dans les cloîtres fermés : les Chartreux, les Trappistes, d'autres...

Je voudrais vous dire ce qu'est leur vie et vous montrer qu'ils ne sont pas *inutiles*, eux non plus. Je le voudrais, — ou plutôt je le veux, — parce que c'est là encore un de ces préjugés que l'anticléricalisme a fini par enraciner plus ou moins dans l'esprit du peuple.

Je dis : le peuple, mais il n'y a pas que le peuple qui accuse les religieux contemplatifs d'être des inutiles. Notre vieux Clemenceau, discutant un jour avec un moine de ses amis, ne déclarait-il pas n'avoir jamais compris quelle sorte de services un moine pouvait bien rendre à la société en général et à la société moderne en particulier ? Il n'admettait pas, disait-il, l'utilité d'un être tout passif qui, nanti de raison, se contente d'étudier, de méditer, de prier, d'officier à l'écart du corps social. C'était pour lui un paradoxe, presque une monstruosité, en tout cas un défi au bon sens !

Ceux qui ont connu le « Père la Victoire » savent qu'il y a des choses qui ne pouvaient entrer dans son esprit étroit et dans sa tête dure de vieux Bleu de Bretagne. Mais combien d'autres ne sont pas plus compréhensifs que lui ?

Donc il est bon, il est nécessaire même de jeter un peu de lumière sur ces vies ensevelies dans le silence et la solitude, et c'est ce que nous allons faire. Disons d'abord *comment ces religieux vivent* ; — nous dirons ensuite leur *utilité morale*.

I

La vie de nos contemplatifs est une belle et rude vie. Cette vie est belle parce qu'elle est toute consacrée à Dieu, qu'elle le cherche et qu'elle le trouve, et qu'il ne peut rien y avoir ici-bas de plus sublime.

Pour arriver à ce haut idéal, celui qui veut la vivre se dépouille de tout. Un jeune homme, dans l'Evangile, demande à Jésus le chemin de la vie éternelle. Jésus lui répond : « Pour être parfait, une seule chose te manque : va vendre tout ce que tu possèdes et donnes-en le prix aux pauvres, tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, et suis-moi. » Donc abandon de tous les biens matériels. Une autre fois, Jésus dit : « Tout homme qui abandonnera à cause de moi et de mon Evangile sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ses

enfants, ses domaines, en sera récompensé au centuple ; il retrouvera, dès ce monde, ce centuple avec des persécutions et, dans l'autre, il possédera la vie éternelle. » (Luc, XVIII, 18). Donc il ne suffira pas, pour être parfait, de laisser là les biens terrestres d'ordre inférieur, il faudra encore briser les liens les plus tendres et les plus chers. En somme, ce qui est réclamé ici, c'est la pauvreté absolue, celle des richesses et celle du cœur.

De plus, le parfait devra être chaste. Il sera soumis à la règle de la continence et de la virginité. Pour l'homme, pas d'autre épouse que l'Eglise ; pour la femme, pas d'autre époux que le Christ. L'un et l'autre, religieux ou religieuse, doivent être voués, autant par la chair que par l'esprit, à ce Dieu à qui ils se donnent.

Il faudra aussi obéir. Il n'y a pas d'ordre, dans une société humaine quelle qu'elle soit, sans hiérarchie, autrement dit sans supérieurs et inférieurs, ceux-ci soumis à ceux-là. C'est du reste le commandement formel de l'apôtre S. Paul : « Obéissez à vos supérieurs et ayez pour eux de la déférence, car ils veillent sur vos âmes dont ils devront rendre compte. » (Hébr., XIII, 17). Donc le religieux soumettra sa volonté à celui de ses frères qui sera revêtu de l'autorité ; il obéira, en homme libre qui se soumet librement à cette autorité à laquelle il a librement accepté de se subordonner en toutes choses.

Nous admirons, Messieurs — et ce n'est que juste — ceux d'entre nous qui se donnent tout entiers au service de la patrie, qui combattent pour elle, qui meurent pour elle. Leur sacrifice nous apparaît comme l'un des sommets du courage viril et de la vertu humaine. Nous devons admirer de même ces hommes et ces femmes qui se sacrifient à leur foi et dont les jours, au cours d'une vie parfois très longue, — il y a des centenaires parmi les religieux, — ne sont qu'une chaîne aux durs anneaux de renoncements ininterrompus. S'il est beau de vivre et de mourir pour ce qu'on aime, leur vie est belle.

Belle vie, mais rude aussi, et plus rude qu'on ne l'imagine habituellement. Rude, elle l'est par les renoncements qu'elle exige. Car ce n'est pas rien que de tout quitter, que de rompre tous les liens jusqu'à se briser le cœur, que d'être fidèle aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance jusqu'à la mort, tous les jours, à toutes les heures de la vie, que de se mortifier continuellement et de passer une partie de ses journées et de ses nuits dans la prière. Ce qu'il y a de plus rude pourtant, c'est la règle qui prévoit et commande toutes les actions, et qui, pas un instant, ne relâche sa contrainte ou plutôt son étreinte implacable.

La règle vous forcera à vous lever la nuit pour assister à un long office. La règle vous mesurera la nourriture et exigera qu'elle soit frugale : du pain et des légumes, de l'eau ; de la viande et du vin en cas de maladie, pour la réfection des forces perdues, et dans ce cas seulement. Pour lit, vous aurez une planche, pour vêtements, une étoffe grossière. Durant le jour, ce sera l'assistance à des réunions spirituelles à des heures fixes, et toujours ce devoir de l'obéissance qui ne vous permet ni l'indépendance, ni l'initiative, ni le murmure.

Aux premiers jours du cénobitisme, les moines habitaient souvent des cavernes obscures, creusées dans la terre, disposées à la manière des trous d'hyènes, et si étroites que l'habitant n'y pouvait qu'à peine étendre son corps. De nos jours, ils ont souvent des demeures grandioses, agrandies de génération en génération par ces grands bâtisseurs que furent toujours les religieux, mais la vie y est toujours sévère, toujours faite de renonciation à tout et à soi-même.

Avec tous ces renoncements, il faudra encore pratiquer la pénitence et la mortification, c'est-à-dire le jeûne, Jésus ayant dit qu'après son élévation au ciel ses disciples devraient jeûner et qu'il est une sorte de démon — le démon impur — qui ne peut être chassé que par le jeûne. La prière enfin sera le devoir le plus habituel, car Jésus a dit : « Ne cessez pas de prier ! »

Voilà quelle est, depuis les plus lointaines origines, la vie de nos contemplatifs. Possible que des gens ne l'estiment ni même ne la comprennent ; mais quiconque a le sentiment de la beauté et de la grandeur morales devra convenir qu'il n'en est pas de plus élevée. Vivre ainsi, c'est n'être plus du monde, c'est être au-dessus du monde.

Certes, les consolations ne manquent pas. Cette paix que vous laisse l'éloignement du monde, ce silence qui éteint tous les bruits, ces hautes occupations, cette existence sans hâte, sans cette excitation nerveuse qui vous épuise et vous use, ce séjour dans une oasis spirituelle, c'est déjà quelque chose. Mais le meilleur et le plus doux, c'est la constante élévation de l'âme, les grâces constantes et le sentiment que l'on est où Dieu veut et qu'on est tout à lui. Malgré tout, cette vie est méritoire, vous l'avez compris, et la meilleure preuve, c'est que ceux-là ne sont pas nombreux qui consentent à la vivre.

Tout dire sur un pareil sujet est impossible ; c'est une longue étude historique qu'il faudrait entreprendre pour vous faire connaître cette belle institution monastique dont tant de gens qui se croient instruits, parlent, — et Dieu sait dans quels termes ! — sans en avoir pénétré l'édifiant mystère. Il faudrait faire revivre sous vos yeux les règles et les religieux de la Thébaïde, sous la direction des Pacôme et des Antoine ; de la Cappadoce, sous la direction de S. Basile ; de la Palestine, sous la direction de S. Jérôme ; d'Hippone, sous la direction de S. Augustin ; de Poitiers, sous la direction de S. Hilaire ; d'Orléans, sous la direction de S. Euverte et de S. Aignan ; du Mont Cassin, sous la direction de S. Benoît ; de la Grande Chartreuse, sous la direction de S. Bruno, venu avec ses six compagnons s'établir dans la montagne abrupte et sauvage ; de l'Ombrie, sous la direction de S. François d'Assise ; de Toulouse, sous la direction de S. Dominique ; de Paris, sous la direction de S. Ignace de Loyola ; et je ne mentionne ici que les Instituts les plus célèbres, laissant de côté les Ordres de femmes et tant de Congrégations dont vous trouverez la liste quasi interminable dans les plus récents dictionnaires des sciences ecclésiastiques [1].

La règle n'est pas partout identique ; elle prend différentes nuances selon le but particulier qui est poursuivi ; mais le fond est toujours le même : pauvreté, chasteté, obéissance, renoncement, pénitence, prière. Des milliers et des milliers d'âmes religieuses, disséminées sur tous les points du globe, élèvent ainsi jour et nuit vers Celui à qui elles se sont données l'offrande de leurs actions, de leurs forces, de leur temps, de leur amour, de leur vie, les yeux

[1] *Dict. prat. des Conn. Relig.*, fasc. XXV, art. *Religieux*.

infatigablement fixés sur l'essence divine et sur le Christ en qui elle s'incarne. Dieu pour eux est tout. Il est le souverain Maître de leurs cœurs et de l'univers. Ils appartiennent à l'Infini et hors de l'Infini rien ne leur est plus rien. C'est l'immortelle gloire de l'Eglise, Messieurs, que d'avoir fait naître dans les âmes cet exclusif amour de Dieu, inconnu avant elle, inconnu en dehors d'elle.

Spectacle magnifique, invisible aux yeux du monde, mais aperçu et béni du haut du ciel par Dieu, ses anges et ses élus, et ici-bas par l'Eglise qui voit là l'une de ses ressources surnaturelles les plus actives et l'une des assurances les plus fermes de son triomphe...

— Parfait, direz-vous. Mais à quoi peuvent bien servir ces hommes et ces femmes qui ont tout quitté, qui ne veulent plus rien connaître du monde, et qui, enfermés comme des criminels condamnés à la réclusion perpétuelle, sont les plus étranges des étrangers sur la terre ?

II

C'est un préjugé très répandu dans le monde, préjugé partagé même par certains catholiques peu éclairés, que les Ordres contemplatifs ne servent à rien. Que de fois j'ai entendu dire à des hommes et à des femmes réputés bien pensants : « Nous comprenons les Petites-Sœurs des Pauvres, les Sœurs gardes-malades, les Frères des Ecoles chrétiennes, ces religieux et religieuses travaillent ; ils sont utiles à la société. Mais les Ursulines, les Calvairiennes, les Carmélites, les Trappistes, les Chartreux, les Bénédictins, à quoi ça sert-il ? »

Ne nous scandalisons pas d'une telle incompréhension. La tendance presque exclusive de notre époque est de n'apprécier que les utilités tangibles, visibles, palpables et immédiates. Quoi d'étonnant qu'il y en ait parmi nous qui soient infectés de cet esprit bassement utilitaire, incapables de s'élever à l'idéal de perfection chrétienne qui pousse les plus belles âmes à s'exiler du monde ?

Cette opinion singulière, je dois le noter au passage, aboutit naturellement à cette persuasion que les moines ont fait leur temps et que c'est sans grand inconvénient qu'ils disparaîtraient aujourd'hui. « D'abord on ne veut plus d'eux, disent leurs détracteurs ; ils sont des anachronismes ! Et puis, que peuvent-ils faire de bon dans une société qui les rejette ? Ils se réclament de l'égalité devant la loi, de la justice et de la liberté ; on leur refuse tout. Ils perdent leur peine et leur temps à revendiquer des droits, imprescriptibles il est vrai, mais qui ne leur seront jamais plus accordés ! Qu'ils disparaissent, encore une fois, ils ont fait leur temps ! »

Eh bien ! non, ce n'est pas vrai. Ce qui est vrai, c'est que tous les temps ont besoin d'eux et que l'époque où nous vivons en a un plus grand besoin encore que les anciens âges. Voilà ce que doivent penser les catholiques authentiques, ceux qui restent dans l'esprit et la tradition du christianisme. Jamais ils n'accepteront cette dépréciation des Ordres contemplatifs.

A leurs yeux comme aux yeux de l'Eglise, ces Ordres ont leur mission, leur labeur et leur utilité sociale, utilité sociale supérieure que ceux-là comprennent qui ont compris l'Evangile et qui ont la foi.

Livrés tout entiers à l'amour divin et à ses sacrifices, ils sont des préservateurs et font contrepoids aux crimes du monde. L'essentiel mobile « qui pousse un chrétien à fuir le siècle pour se retrancher derrière l'efficace rempart de quatre murs blanchis à la chaux, c'est l'amour de Dieu et, avec cet amour, la pénitence [1]. » C'est cela, mais c'est aussi le généreux désir d'être utile à ses semblables, car, en ne se plaçant qu'au point de vue humain du *rendement* et de l'aide apportée à la collectivité, le moine produit tout aussi bien que « l'homme du lopin et de la pioche ! »

Il ne faut pas s'imaginer d'abord que les contemplatifs sont jour et nuit en prière, absorbés dans l'oraison ou occupés à chanter des psaumes. Ils travaillent et, eux aussi, ils mangent leur pain à la sueur de leur front ! Allez à la Trappe, vous constaterez trois phases dans la journée du Trappiste : « celle des mains au manche de la bêche ou aux mancherons de la charrue ; celle des mains qui feuillettent et qui écrivent ; celle des mains jointes [2]. » Visitez les Bénédictins, ils sont voués à l'*opus Dei :* chanter la louange divine est leur mission et leur bonheur ; ils ne s'en livrent pas moins au travail et à l'étude, et je vous ai déjà dit quels services éminents ils ont rendu à la science et aux savants. Vivez au milieu des Chartreux seulement quelques jours ; vous reviendrez éclairés et édifiés : nos ouvriers les plus surmenés ne travaillent pas aussi longtemps ni à des besognes aussi rudes que ces hommes dont on dit qu'ils ne font rien ! De même les Carmélites, les Bénédictines, les Clarisses, les Calvairiennes, croyez-vous qu'elles restent inactives tout le jour ? Elles font des travaux d'aiguille et d'art et gagnent leur vie, elles aussi, à la sueur de leur front.

Malgré tout, je l'avoue, la prière tient une grande place dans leur existence journalière. M'objecterez-vous que les moments consacrés à la prière sont des moments perdus ? C'est la foi de l'Eglise catholique depuis qu'elle existe, je crois vous l'avoir déjà dit, que la prière est la plus grande force que Dieu ait mise à sa disposition. La prière est l'animatrice et le moteur de l'âme ; elle est le levier qui soulève la lourde masse des âmes animalisées. Or la prière est la principale fonction des Ordres contemplatifs. Vous voyez tout de suite l'importance de leur rôle dans le monde. Appartenant à l'humanité par leur corps, leur sang et toute leur nature, les religieux et les religieuses voués à la prière sont, devant Dieu, des représentants de l'humanité. En eux et par eux, l'humanité adore et aime Celui qui, seul, mérite l'adoration et l'amour; en eux et par eux, elle le glorifie; en eux et par eux, elle intercède pour ceux qui oublient ces devoirs sacrés, c'est-à-dire pour elle-même. Leur vie est une protestation constante contre le matérialisme abject qui avilit et corrompt les sociétés, un refoulement des influences meurtrières de l'esprit mauvais et des passions charnelles et, par là, maintient l'idéal de la moralité chrétienne et des plus hautes vertus.

Nos religieux contemplatifs obéissent — et c'est une autre utilité — à la grande loi de la substitution dont le Christ a été la première et adorable Victime. Ces Ordres sont les paratonnerres de la société, ils résorbent les séductions du vice, ils préservent par leurs prières ceux qui vivent dans le péché, ils apaisent enfin la colère du Très-Haut et l'em-

[1] José Vincent, *Sous le froc et le voile,* Paris, Flammarion.
[2] *Ibid.*